

— Tout va bien ! songea-t-il, la situation va changer !

Il ne se trompait pas ! Les deux fauves restés devant la cabane bondirent dans la direction du jardin pour avoir leur part du festin.

— Voilà le moment d'agir ! dit James.

Et il commença à dégager la porte.

— Que faites-vous, malheureux ? ... interrogea le directeur.

— Je profite de l'absence des fauves pour aller chercher du secours !...

— Où cela ?...

— Au village voisin !

— Je vous le défends !

— Pour cette fois, Monsieur le directeur, permettez-moi de vous désobéir.

— Baker !...

— Rien à craindre ! Monsieur, laissez-moi faire ! Je vous sauverai !...

Avant que M. Merry eût pu s'opposer à son projet, James ouvrait la porte et disparaissait dans la nuit.

L'héroïque enfant ne perdit pas son temps, il courut de toutes ses forces dans la direction du village, et ne s'arrêta qu'en entendant derrière lui un rugissement prolongé ; c'était le lion qui, l'ayant éventé, se lançait à sa poursuite.

James n'eut que le temps de grimper sur un arbre voisin afin d'échapper à la bête furieuse. Il resta sur son perchoir la plus grande partie de la nuit, et ne se décida à en descendre qu'au jour naissant, en constatant que son ennemi avait disparu.

Il n'eut pas à aller bien loin pour trouver du secours ; à moins d'un mille, il se heurta à une patrouille envoyée de Georgetown avec une mitrailleuse. La "nouvelle" venait d'être connue en ville et la milice envoyait de l'aide. L'officier qui commandait le détachement félicita James de son courage et lui demanda de le guider, ce que le jeune homme s'empressa d'accepter.

Vingt minutes plus tard, le lion et les deux tigres étaient cernés aux abords de la pension et foudroyés par une grêle de balles. Le cauchemar avait pris fin !

Deux jours après les événements que nous venons de raconter, M. Merry réunissait tous les élèves dans la salle des fêtes et discernait à James Baker un volume de grande valeur, en témoignage de sa reconnaissance.

— Mes amis, dit-il en terminant son discours au milieu d'un silence impressionnant, le courage de Baker peut s'appeler de l'héroïsme ! Je suis fier de posséder dans mon école un poltron comme celui-là !

Un tonnerre d'applaudissements couvrit ces paroles, et James, rougissant de plaisir, comprit qu'il était magnifiquement vengé !

(*L'Etoile Noëliste*).

Léon LAMBRY.

La femme chez les noirs

Les "Missions Catholiques" ont publié sous la signature de Mgr Boucher l'article très documenté que nous reproduisons ci-dessous :



Un jeune homme d'une vingtaine d'années, à la démarche souple, à la poitrine large et forte, aux muscles résistants, tenait par la main une enfant de dix ans à peine, maigre et chétive, d'apparence souffreteuse, qui suivait timide et soumise. Il s'avança vers le Père Supérieur : "Père, je t'amène ma fiancée."

Je ne pus retenir un sourire et un geste étonné. Un palabre s'engagea entre le Père Supérieur et le jeune homme. Celui-ci venait d'acheter l'enfant à un vieux polygame. Elle était physiquement de médiocre valeur. Il l'avait eue à bon compte. Le sort de la fillette se régla. Elle serait envoyée chez les Sœurs de Brazzaville pour se préparer au mariage pendant quelques années.

Cette scène qui se passait à Kindamba, me sembla très significative de la situation de la femme en Afrique Equatoriale.

* * *

La femme est pour le noir païen un être inférieur que l'on achète comme un instrument de travail ou, si l'on est riche, comme un objet de plaisir. Sauf en de rares tribus, elle ne dispose pas d'elle-même et n'est pas consultée sur son sort. Sa famille, dont elle constitue la richesse, avec les bananes, le manioc et les chèvres, la vendra à un maître, qui la revendra ou l'échangera à son gré. Elle servira d'enjeu dans les paris. Elle sera parfois donnée en signe d'amitié ou en récompense. Dans certaines régions, le chasseur qui aura tué une panthère recevra, comme prime, une des femmes du chef du village.

La femme est une chose dont son maître dispose. Aussi s'assure-t-on de sa possession dès l'âge le plus tendre. Une enfant encore au sein de sa mère sera achetée, comme en d'autres pays on acquiert une récolte sur pied. Dès qu'elle le pourra, l'enfant travaillera pour le compte de son propriétaire, cultivera son manioc, et dès qu'elle aura atteint l'âge nubile, parfois dès onze ans, elle prendra rang d'épouse et lui donnera des enfants.

Du reste, les jeunes gens ne recherchent les enfants en bas âge que pour payer une dot moins élevée. La dot a vraiment en Afrique le caractère d'un marché : on achète sa femme. Le prix en variera suivant son âge, ses qualités, ses charmes, la situation de la famille,